

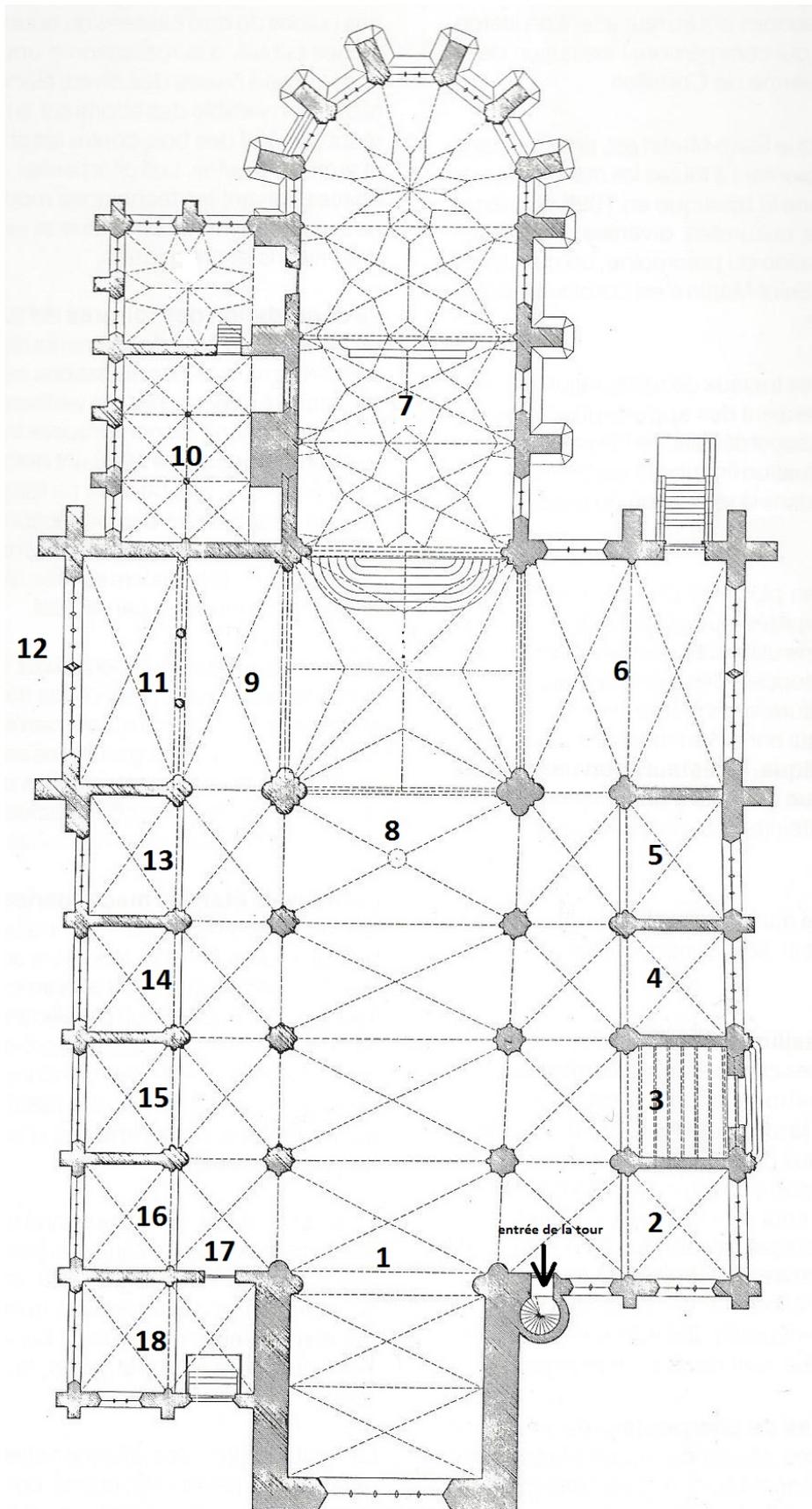
# **BASILIQUE SAINT-MARTIN LIEGE**

## **Visite Guidée** (Temps estimé : 1 heure)

juillet 2015

*JP Huyts membre de l'Equipe pastorale de l'UP St Martin Liège*

Avec la collaboration de :  
*L'abbé Louis Piront, prêtre de l'UP St-Martin Liège*  
*Annie Boutefeu ir. Architecte.*



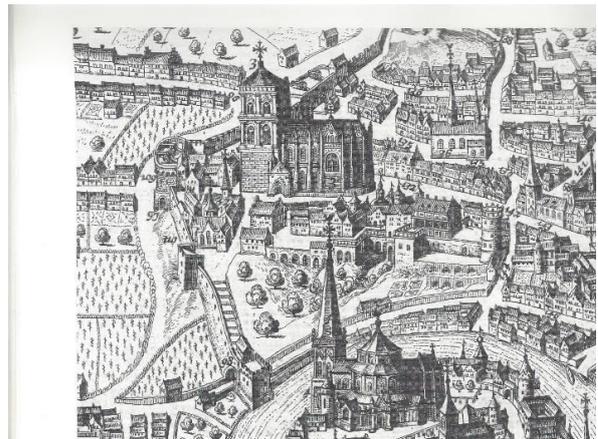
# Les origines de la basilique

« Eracle, évêque de Liège de 950 à 971, fit entreprendre la construction, au sommet du Publémont, d'une nouvelle cathédrale dédiée à sainte Marie et à saint Lambert. La résidence épiscopale devait également se situer à cet endroit. Sur un plan purement stratégique, le choix d'Eracle était judicieux. Son successeur, Notger, premier prince-évêque de Liège (972-1008) décida que le palais et la cathédrale devaient rester là où Lambert avait été assassiné (actuelle place Saint-Lambert). L'église (romane) en construction sur le Publémont fut achevée mais ravalée au rang de collégiale, jusqu'à la Révolution de 1789, et dédiée à saint Martin de Tour ». Aujourd'hui, il ne reste rien de l'église romane primitive qui fut remplacée au 16<sup>ème</sup> siècle par l'édifice gothique actuel dont les travaux de construction s'étalèrent de 1506 à 1542, sous le règne du prince-évêque Érard de La Marck, d'après les plans de Paul de Ryckel. « En 1797, l'église fut réaffectée en Temple de la Victoire. Le concordat signé en 1801 entre Napoléon et le pape Pie VII rétablit le libre exercice du culte catholique mais l'église ne retrouvera jamais sa situation – et sa puissance – d'antan. Saint-Martin ne sera plus qu'une église paroissiale. En 1886, le pape Léon XIII érigea l'église en basilique mineure. Cette distinction est liée au fait que c'est dans cet édifice que la Fête Dieu fut célébrée pour la première fois en 1251. » (1)

(1) Robert Ruwet Liège la ville au 116 Clochers édit. Noir Dessin Production



Porte de Saint-Martin sous Notger au XI<sup>e</sup> s.



63. Liège en 1649. Plan M. HEUSER BLAEU. n° 32 Saint-Bernard-en-Mont, n° 3 Saint-Martin; n° 36 Saint-Séverin; n° 146 Basse-Sauverrière; n° 98 Tour des Begards. Liège, Collections artistiques de l'Université. Photo M. Goffy

Situation de la Collégiale Saint Martin au VI<sup>e</sup> s.

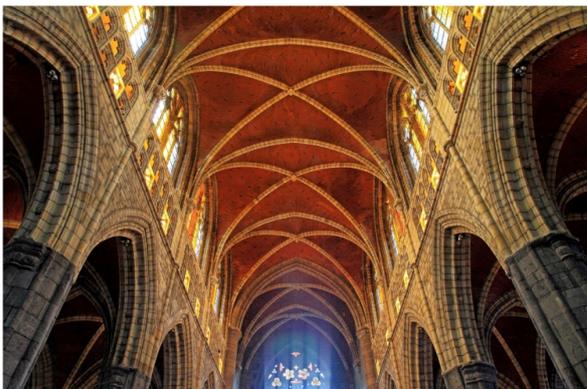


# Description intérieure de la basilique

## (1) Vue Générale

Se rendre au pied de la tour en-dessous de la Statue du Pape Urbain IV. Vous avez une très belle vue sur l'intérieur de la basilique.

Remarquer les belles proportions (la basilique mesure 75 mètres de long, 33 de large et 23 de haut) et la variété dans les matériaux utilisés (calcaire grisâtre – dur – pour les colonnes, pierre de sable – tuffeau de Maastricht – de couleur ivoire pour le reste de l'édifice, briques pour la voûte).



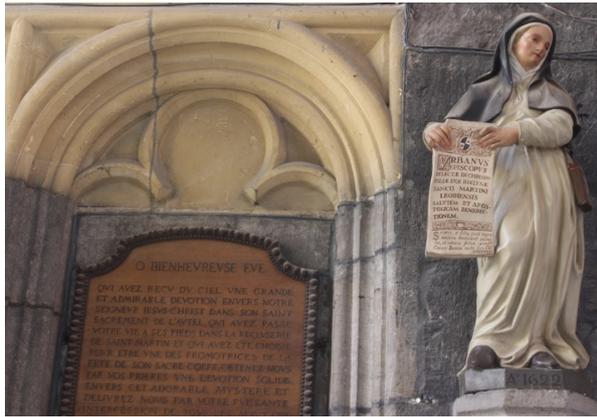
La basilique est constituée d'une nef et de deux bas-côtés accolés de chapelles. Quatre travées, un transept, un chœur à abside polygonale. Le chœur, à lui seul, occupe le tiers de la longueur de la basilique. Un jubé (détruit en 1746) le séparait complètement de la nef. Entre le chœur et le transept, un arc triomphal hors axe, marquant la séparation entre les deux constructions (le chœur fut édifié de 1511 à 1530 et la nef de 1540 à la fin du 16<sup>ème</sup> siècle).

Remarquer que la nef se rétrécit d'un mètre vers l'est. L'architecte fut obligé d'adapter le chœur de l'église du 16<sup>ème</sup> siècle à la tour.

La tour, de plan carré, date probablement de la deuxième partie du 14<sup>ème</sup> siècle. Dans le bas, décorations d'arcatures sur colonnettes et chapiteaux mosans. A l'ouest un grand fenestrage, refait au 19<sup>ème</sup> siècle. L'énorme fenêtre éclaire tout l'édifice au soleil couchant.

La grande statue du Pape Urbain IV, placée à l'occasion du 7<sup>ème</sup> centenaire de la Fête-Dieu (1946) sculptée par Louis Dupont. Urbain IV est le pape qui étendit à l'Eglise universelle la Fête-Dieu (1264).

A droite de la porte de l'escalier de la tour, une statue de sainte Eve la recluse (1622) exhibant une lettre d'Urbain IV qui faisant savoir qu'il avait célébré la Fête-Dieu avec la curie romaine. Au dessus de la porte, surmontée par une copie moderne gravée sur le bois, une prière adressée à sainte Eve (1764).



A côté, dans le pavement, une épitaphe moderne rappelant que sainte Eve a reposé dans la collégiale jusqu'en 1622, à un endroit ignoré de nos jours. Une mosaïque du 20<sup>ème</sup> siècle montre la sainte au travail. Les deux fenêtres de ce mur sont décorées de beaux fenestrages flamboyants et de vitraux en style Renaissance liégeois offerte par les paroissiens au doyen Cruls (1868-1889) à l'occasion de sa mise à la retraite. Celui de gauche montre la vision de sainte Julienne de Cornillon, et l'autre, le doyen bénissant avec le saint sacrement.

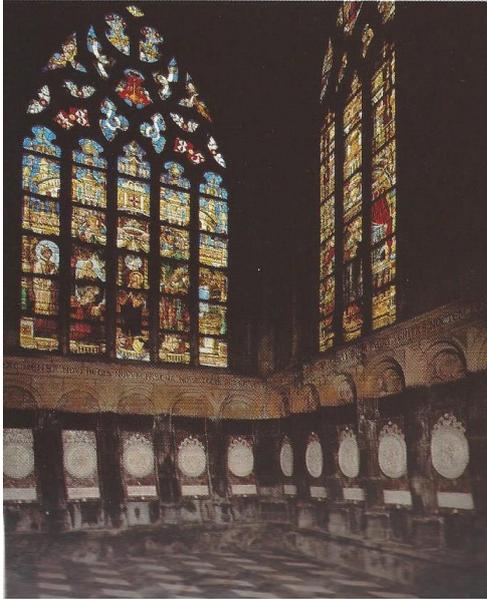
## (2) Chapelle du Saint Sacrement

C'est à Saint-Martin que fut instituée la Fête-Dieu, et qu'elle fut célébrée liturgiquement pour la première fois en 1246, suite aux démarches effectuées par Julienne de Cornillon et la recluse Ève de Saint-Martin. Au cours des siècles, le culte eucharistique prit à la collégiale une importance considérable, manifesté surtout par l'établissement de la confrérie du Saint-Sacrement, renforcée à partir de 1765 par la confrérie de l'Adoration perpétuelle et par l'aménagement d'une chapelle exclusivement réservée au culte eucharistique : la chapelle du Saint-Sacrement. Ce qui était exceptionnel : à l'époque, en effet, dans les églises, on conservait les saintes espèces dans une tourelle (la théothèque) adossée au mur de gauche dans le chœur.

Sorte de Saint des Saints, cette chapelle bénéficia de l'attention généreuse des membres du chapitre de la collégiale et fit l'admiration des visiteurs de Liège. La chapelle était ornée de peintures des grands artistes Jean Del Cour et Englebert Fisen.

Actuellement les murs de la chapelle sont décorés d'arcatures néo-gothiques contenant chacune un bas-relief en marbre blanc sculpté en 1704 par Jean Del Cour. Quatre de ces reliefs représentent des préfigures de l'Eucharistie, huit montrent l'adoration et le culte du saint Sacrement et les deux derniers portent les armoiries de Constantin Wener, chanoine des cathédrales de Liège et d'Hildesheim, prévôt de Saint-Martin.

Grand vitrail de style Renaissance (1885) montrant les personnages qui participèrent à l'institution de la Fête-Dieu : l'évêque Robert de Thourotte, le chanoine Jean de Lausanne, les saintes Julienne de Cornillon, Eve la recluse et Isabelle de Huy. Les peintures d'Englebert Fisen se trouvent actuellement dans le cloître.



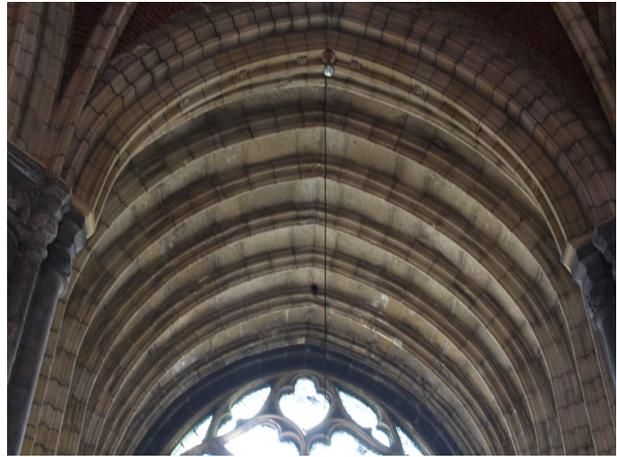
Chapelle du Saint-Sacrement. Etat actuel



Chapelle du Saint-Sacrement (1846)  
Lithographie de H Dessain. Photo M. Botty

### (3) Portail Sud

Sa voûte à nervures parallèles à l'axe de l'édifice, contribue la poussée des chapelles voisines. Tambour moderne en chêne.



#### (4) Chapelle dédiée à Sainte Eve



Autel d'un retable sculpté (1878) à volets peints montrant l'institution de la Fête-Dieu. Il contient la châsse, en métal doré, de la Sainte (1878).



Confessionnal de style Louis XIII avec porte style Louis XIV.

#### (5) Chapelle dédiée à Saint Martin

Autel moderne en pierre, orné de deux scènes en verre églomisé



Confessionnal de style Louis XVI ; au-dessus un tableau du 17<sup>ème</sup> siècle « *Le couronnement d'épines* ».



En bas à droite, sacarium : dispositif pour jeter l'eau servant à certaines ablutions liturgiques.



Sous la fenêtre une petite statue de saint Laurent (16<sup>ème</sup> siècle) tenant le gril.



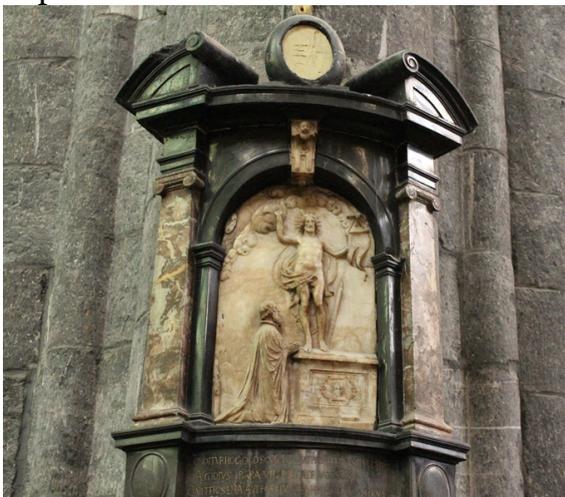
Saint Martin.

## (6) Transept Sud

Sur le dernier pilier de la nef, monument funéraire du chanoine Gilles Voroux (1576), représenté en surplis, à genoux devant le Christ ressuscité, sur un bas-relief d'albâtre encadré de pilastres à chapiteaux ioniques, en marbre de Saint-Rémy.

En face, autel de la « Vierge et l'Enfant » (18<sup>ème</sup> siècle) réplique de la vierge de Del Cour en Vinave d'Ile. A côté, l'ancien emplacement de ND de Saint-Séverin déplacée dans le transept nord sous le jubé, une peinture rappelle le couronnement de « ND de Saint-Séverin » en 1938. Sous la peinture, une porte de style Louis XIII actuellement condamnée. A droite la grande fenêtre du transept ; en dessous le chemin de croix (1907). Une frise (en dessous des vitraux) dans laquelle est inscrit le « lauda Sion » cantique latin composé par saint Thomas d'Aquin pour la messe de la Fête-Dieu. Le cantique met en évidence le dogme de la présence réelle. La frise se prolonge dans tout l'édifice.

Les deux fenêtres du transept placées dans le mur oriental, étaient ornées jusqu'en 1947 (ou 1948) de belles verrières de 1575, endommagées par la grêle, elles furent déposées et le sont encore.



Monument funéraire du chanoine Gilles Voroux



Vierge et l'Enfant



Couronnement de « ND de Saint-Séverin



Chemin de croix (1907)

## (7) Chœur

Le chœur mesure 23 mètres de long soit le tiers de la longueur de l'édifice. La première pierre fut posée le 10 mai 1511. En 1520 le Chapitre fit faire les combles jusqu'au transept. La croix surmontant le toit fut bénie en 1521. En 1525, le Chapitre chargea Arnold van Mulken, architecte de l'église de l'abbaye Saint-Jacques de Liège, de construire la voûte du chœur. Le chœur fut consacré le 6 février 1530. Le plan et les murs sont dus à un architecte inconnu, fidèle à la tradition mosane : des chœurs sans chapelle, ni déambulatoire.

A l'entrée du chœur on voit parfois le « *cincinnatum* » – grand parasol de soie rouge et jaune – et de l'autre côté, le « *tintinnabulum* » – bâton orné d'une sonnette. Ce sont les insignes des basiliques mineures.

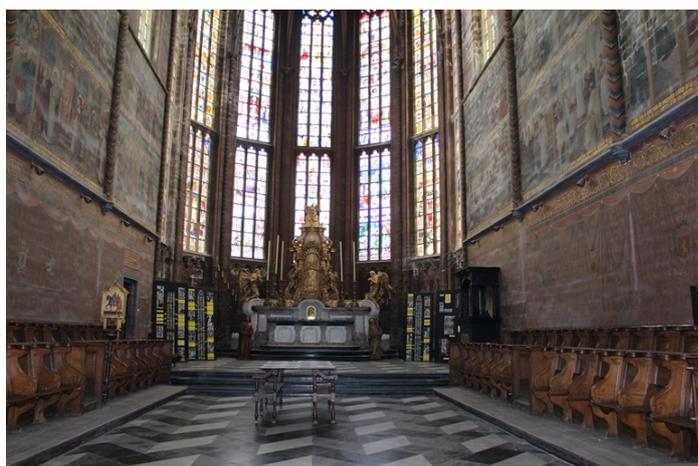
On dénombre cinquante-deux stalles en chêne, de style Louis XVI. Au-dessus, deux grandes séries de peintures aux riches coloris, exécutées par Tassin (1905-1907). Le registre supérieur contient la vie de saint Martin de Tours (*Il partage son manteau – il est baptisé – il est ordonné diacre – il ressuscite un catéchumène – il est sacré évêque de Tour – il ressuscite un enfant – sa tête paraît auréolée pendant la messe – il délivre un prisonnier – il est invité à la cour de l'empereur Maxime – il meurt – les Tourangeaux dérobent son corps – l'Evêque de Liège Eraclie prie sur son tombeau – Eraclie de retour à Liège édifie l'église Saint-Martin*). Le registre du dessous illustre l'institution de la Fête-Dieu. (*L'histoire de la fête Dieu commence par la vision de sainte Julienne qui en fait part à sainte Eve - vision d'Isabelle de Huy – Jean de Lausanne consulté sur les projets de sainte Julienne – il les soumet à l'examen des principaux théologiens de Liège – après leur avis favorables sainte Julienne demande au prêtre Jean de Cornillon de composer l'office de saint Sacrement – office que l'évêque Torotte se fait lire à Fosses avant de mourir – Hugues de Saint-Cher prêche à Saint Martin – mort de sainte Julienne – le pape Urbain IV étend la Fête-Dieu à toute l'Eglise – il envoie à sainte Eve une lettre et une copie de la bulle – procession du saint Sacrement*).

Pour fêter le cinquième centenaire de la Fête-Dieu, les chanoines font réaliser un maître-autel spectaculaire. Premier à Liège des autels « à la romaine », c'est-à-dire

sans retable, de style Louis XV (1746), il est en marbre blanc de Saint-Rémy, et de bois doré ; un grand tabernacle de même matière le surmonte. Le devant d'autel, en marbre blanc est moderne, car l'autel n'avait jamais été achevé ; un « antependium » cachait cette pauvreté. La table de l'autel est du 16<sup>ème</sup> siècle. La sculpture de l'autel, de haute qualité, est attribuée à Radino. Six chandeliers de laiton, Louis XIII, et deux anges adorateurs de G. Evrard ornent l'autel.

A droite de l'autel, le monument funéraire en marbre noir, de l'évêque Éracle, fondateur de l'église et du Chapitre. En 1940 Mrs Haaken et Bourgault reconstruisirent le tombeau d'après les fragments trouvés et un dessin du 17<sup>ème</sup> siècle du beau monument de style Renaissance (première moitié du 16<sup>ème</sup> siècle) qui fut détruit en 1746. Ses morceaux servirent de remplissage au maître-autel construit la même année. On y retrouva la tête de l'évêque et une plaque de laiton. Le buste de l'évêque fut placé dans la crypte mais fut volé par la suite.

Au pied du maître autel : Marie et saint Jean, bel ensemble en bois sculpté polychromé (fin du 15<sup>ème</sup> siècle) provenant du calvaire au-dessus du porche occidental. Il constitue certainement, avec la statue de Notre-Dame de Saint-Séverin, la plus belle œuvre sculptée de l'église et une des plus belles de la ville. Ces statues sont très probablement brabançonnaises : le tragique des expressions rappelle le calvaire de Saint-Pierre de Louvain.



Choeur



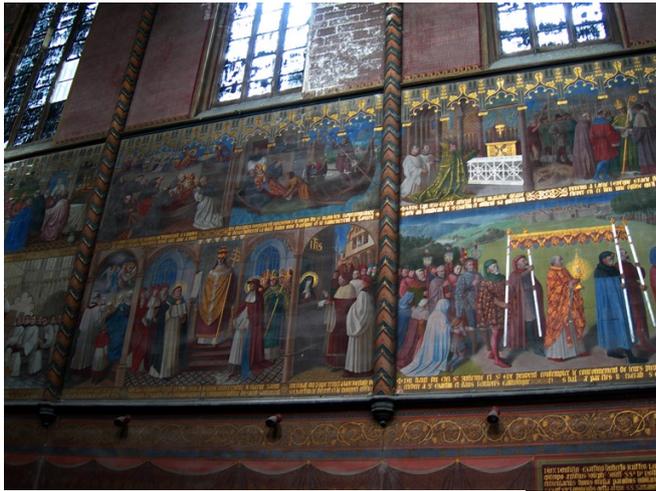
Maître-autel à la romaine



Stalles en chêne, de style Louis XVI



Monument funéraire de l'évêque Éracle



Peintures exécutées par Tassin (1905-1907).



Clef de voûte (en forme d'ostensoir) au-dessus du maître-autel



Vierge du calvaire. Ecole mosane (1500-1520)  
Chêne polychromé



Saint Jean du calvaire. Ecole mosane (1500-1520)  
Chêne polychromé

En faisant le tour du chœur de gauche à droite on voit trois fenêtres au-dessus des stalles du nord, puis sept lancettes dans l'abside, et enfin trois fenêtres au-dessus des stalles du sud.

Les six fenêtres du chœur sont ornées de vitraux restaurés, qui garnissaient jadis les 2<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> lancettes. Ils furent très abîmés par la grêle et, de ce fait, déplacés. Les vitraux furent également endommagés par l'attentat anarchiste de 1892. L'ensemble forme une des plus belles collections de vitraux du pays, quoique inférieure à ceux de la cathédrale Saint-Paul et de l'église Saint-Jacques, datant de la même époque.

Voici les sujets de ces vitraux :

1<sup>ère</sup> fenêtre nord:

Un chanoine donateur en soutane violette et surplis vénère Notre-Dame entourée de saint François d'Assise et de saint Jérôme en cardinal (16<sup>ème</sup> siècle).

2<sup>ème</sup> fenêtre nord:

Des laïcs en prière devant un autel (16<sup>ème</sup> siècle).

3<sup>ème</sup> fenêtre nord:

Le Christ entre Notre-Dame et saint Martin en évêque (16<sup>ème</sup> siècle).

1<sup>ère</sup> lancette:

Vie de saint Hubert, en style 16<sup>ème</sup> siècle (1892).

Les trois verrières suivantes furent offertes en 1526 par le cardinal Erard de la Marck, prince-évêque de Liège. Elles ont pour auteur Richard Sohm.

2<sup>ème</sup> lancette:

Donnée en 1527 par Philippe, duc de Clève et comte de la Marck que l'on voit agenouillé devant Notre-Dame, protégé par saint Philippe. Dans le haut, Notre-Dame entourée des seize quartiers de noblesse du duc.

3<sup>ème</sup> lancette:

Vie de saint Martin. En bas, à droite, on voit un soldat dont le fourreau de l'épée porte l'inscription « Rihart Sohm » (1526).

4<sup>ème</sup> lancette:

Vie de Notre-Dame. En dessous, le portrait du cardinal de la Marck protégé par Notre-Dame, priant l'enfant Jésus (1526) (fortement restaurée en 1892).

5<sup>ème</sup> lancette:

Vie de saint Lambert, offerte par le même donateur dont les armoiries sont représentées ainsi que le chapeau à six houppes rouges, selon l'ancienne coutume romaine (1526).

6<sup>ème</sup> lancette:

Offerte par Florent, comte d'Egmont et Marguerite de Berg en 1527. Le comte, protégé par saint Christophe, prie le Christ crucifié. Le haut représente saint André entouré des blasons des 16 quartiers du comte.

7<sup>ème</sup> lancette:

Vie de saint Joseph, en style du 16<sup>ème</sup> siècle (1892).

1<sup>ère</sup> fenêtre sud:

Représente l'Annonciation et le donateur, le chanoine Gilbert d'Arckel, doyen du doyenné de Woensel (Pays-Bas) (16<sup>ème</sup> siècle).

2<sup>ème</sup> fenêtre sud:

Notre-Dame assise au milieu des trois personnes de la Trinité (1527).

3<sup>ème</sup> fenêtre sud:

Notre-Dame sous une horloge, entre saint Martin et saint Jean-Baptiste (16<sup>ème</sup> siècle).

En regardant vers la tour, on constate que l'axe du chœur n'est pas exactement celui de la nef : le chœur est légèrement incliné par rapport à la nef. Entre le chœur et le transept, un grand arc de pierre coupe même la voûte en deux. Cet arc indique, en effet, l'endroit où se terminent la première partie des travaux et l'emplacement de l'ancien jubé de marbre érigé vers 1690 (démonté vers début du 18<sup>e</sup> siècle). Ce n'est que dix ans plus tard, vers 1540, que le Chapitre entreprit la réédification du transept, de la nef et de la voûte de la tour par l'architecte Paul de Ryckel qui construisit la nef jusqu'aux fenêtres. Il ne put achever, car il fut tué en 1542, et c'est un quatrième architecte qui termina l'église, sur le même plan, semble-t-il.

## (8) Nef

La nef se compose de piliers ronds en calcaire accolés de 8 colonnettes de forme gothique (les bases sont modernes) surmontées de chapiteaux à décoration Renaissance. Puis viennent les grandes arcades en tufeau de Maastricht de couleur blanche dont les moulures gothiques ne correspondent pas aux colonnettes des piliers. Un beau triforium à deux rangs d'arcatures, de grandes fenêtres flamboyantes et de simples voûtes sur croisées d'ogives. Ce simple fait prouve que van Mulcken n'est pas l'auteur des plans de la voûte : il aurait dessiné des voûtes en étoile ou en réseau, comme les voûtes des églises dans le sud de l'Allemagne et de Saint-Jacques à Liège. Le tout est très bien proportionné et éclairé. Les murs de la nef se rapprochent au fur et à mesure qu'ils s'éloignent du chœur.

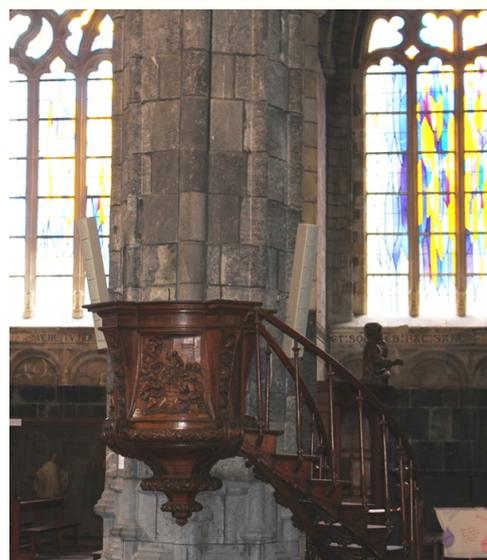
Belle chaire de vérité provenant d'une autre église de Liège (Sainte-Catherine – fin du 17<sup>ème</sup>) montrant Jésus parmi les docteurs, Saint-Jean-Baptiste prêchant et sainte Catherine confondant, par sa science, les docteurs d'Alexandrie. La chaire est de style Louis XIII sauf l'escalier qui date du 19<sup>ème</sup> siècle.

De nombreux bancs du 18<sup>ème</sup> siècle, Louis XIV et XV, assez petits, proviennent sans doute de Saint-Remacle-au-Mont.

En face de la chaire de vérité, très beau crucifix de grandes dimensions, donné par le chevalier du Saint-Empire Henri François de Bounam et son épouse (1703) à l'église Saint-Remacle-au-Mont.



crucifix de l'église Saint-Remacle-au-Mont.



Chaire provenant de l'église Sainte-Catherine à Liège (fin du 17<sup>ème</sup>)

## (9) Transept nord

A droite l'autel moderne dédié au Sacré-Cœur ; sur l'autel un Christ mort en chêne polychromé (1690). Au-dessus il y avait deux vitraux de 1575, représentant Notre-Dame et saint Martin qui ornaient jusqu'en 1947 les fenêtres orientales du transept.

A gauche, sur un autel à retables, Notre-Dame de Saint-Séverin (restaurée en 2014) dite « *Mère de tous* » en chêne polychrome de l'école mosane (1480-1490).

C'est l'une des plus belles Vierges mosanes, l'une des plus vénérées. La légende raconte qu'elle est l'œuvre d'un juif qui l'aurait sculptée pour sa femme catholique, cloîtrée chez elle par la paralysie. Elle est l'image même de la tendresse et de l'amour. Considérée comme miraculeuse à partir de 1631, elle a quitté l'église Saint-Séverin supprimée (1803) et a trouvé refuge à Saint-Martin en 1805.

En face de Notre-Dame de Saint-Séverin, une belle porte Louis XIII, surmontée par l'inscription moderne « dormitorium » et par un Christ du 18<sup>ème</sup> siècle, conduit dans la crypte. Celle-ci a été édifiée au 16<sup>ème</sup> siècle à côté et en contrebas du chœur – à 5 ou 6 mètres au-dessous du sol avoisinant l'église.



Autel dédié au Sacré-Cœur



Porte Louis XIII, surmontée par un Christ du 18<sup>ème</sup> siècle, conduit dans la crypte



Notre Dame de Saint Séverin( 1480-1490)



## (10) Crypte



La crypte (Photo Vincent Botta)

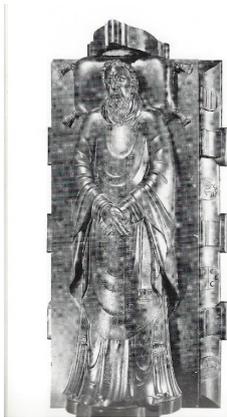
Belle salle à deux nefs et trois travées voûtées ; elle contient surtout des mausolées. A droite de l'escalier, quand on descend, on voit un sarcophage en marbre dans lequel les chanoines placèrent les restes d'Éracle en 1746 quand ils détruisirent son grand tombeau.

En faisant le tour de la crypte, en commençant à droite, on trouve successivement : l'ancien tombeau d'Éracle qui contient actuellement les restes de Mr Henrard (+1814) qui fut longtemps vicaire capitulaire et dirigea le diocèse pendant le début de la longue vacance du siège épiscopal (1808-1829). Au-dessus, les restes d'une descente de croix sculptée en bois, grandeur nature (17<sup>ème</sup> siècle) ; dans la première travée, le curieux monument du chanoine Jean Wibroux (+1590), celui des quatre frères chanoines, barons de Rubens (fin 18<sup>ème</sup> siècle), dont l'un instaura l'Adoration perpétuelle, et celui du vice-doyen Gérard Petri. En outre, les deux anciennes

devantures de la crédence et du tombeau d'Éracle. A côté, se voit une grande statue de marbre blanc représentant saint Martin en évêque (vers 1908). Dans la seconde, la grande pierre noire du chanoine Pierre Woet de Trixhe, coste du Chapitre (+1654). On y voit un squelette tenant un linceul orné des armoiries du défunt. La troisième contient la liste des doyens du Chapitre. A gauche, une porte conduit à un escalier qui mène à l'extérieur. La tablette de marbre de la fenêtre du bas provient de l'ancien autel du Saint-Sacrement.

Au-dessus de la porte, relief d'albâtre « *saint Martin partageant son manteau* » et « *le baptême de saint Martin* » (milieu du 16<sup>ème</sup> siècle). Devant cette porte, dalle du caveau funéraire et à côté, une dalle noire donne les noms des chanoines inhumés dans le caveau. Entre celles-ci et les fenêtres, monument de Tilman Dossin déjà cité, surmonté de trois reliefs en albâtre du 16<sup>ème</sup> siècle montrant la messe de saint Martin, l'Assomption et le couronnement de Notre-Dame dans le ciel. Devant le monument, énorme dalle gravée de Jean Magnus, chanoine de Saint-Martin (+1302). Le gisant en dalmatique fut restauré par l'architecte Bourgault, qui rétablit les mains et la figure de marbre blanc. Devant la fenêtre du centre, on a reconstitué la tombe d'un homme de près de deux mètres, datant du 9<sup>ème</sup> ou 10<sup>ème</sup> siècle, trouvé à six mètres de profondeur en 1944 le long du bas-côté nord de l'église, à l'extérieur. Une dizaine de tombes semblables placées parallèlement à l'église furent alors découvertes, mais aussitôt rebouchées.

Au centre de la crypte, le grand sarcophage en marbre de Saint-Remy et marbre noir de Theux, de la fin du 16<sup>ème</sup>, de Conrard de Gavre (+1602), prévôt de Saint-Martin, gisant en marbre noir sur un mausolée orné de têtes de lions (modernes) et des armoiries des villages dont il était seigneur. Contre la colonne, une petite épitaphe de marbre, ayant perdu son crucifix, rappelle les titres du défunt qui édifia son tombeau de son vivant. Contre l'escalier, statue de saint Joseph en marbre blanc (19<sup>ème</sup> siècle).



Mausolée Prévot Conrard Gavre +1602



Dalle funéraire Chanoine Pierre Woet +1642

## (11) Jubé

Remonter dans l'église et se diriger vers le premier pilier entre la nef et le transept, y voir le mausolée (1576) en albâtre du chanoine Jean Wibroux (+1590) dont la dalle se trouve dans la crypte. Le défunt en surplis, l'aumusse sur le bras, prie le Christ ; à droite, le jubé néo-gothique (1881) et les orgues de 1904 occupent le transept nord contre la grande fenêtre de celui-ci (l'ancien buffet d'orgues se trouverait à Quenast).

Sous le jubé, de gauche à droite, l'építaphe de Simon Pattinier, protonotaire (+1579) et son neveu Jean Pattinier (+1584), surmontée du chapeau à six houppes des protonotaires apostoliques ; porte Louis XIV qui mène au cloître ; építaphe armoriée du chanoine Gérard de Kessel, chantre (+1674)



Jubé néo-gothique (1881) et les orgues de 1904



Mausolée (1576) du chanoine Jean Wibroux

## (12) Cloître

Le cloître, qui avait jadis quatre ailes, ne subsiste plus que dans l'aile orientale dont les murs en grès houiller pourraient remonter à l'époque romane. On a récemment réuni le cloître proprement dit et les salles adjacentes pour former une large salle servant de chapelle d'hiver, décorée d'un beau mobilier moderne. Au bout de cette salle se trouve la salle du Chapitre ornée d'un plafond et d'une cheminée Louis XVI, de style assez pauvre. Cette salle n'est probablement pas à la place de la salle capitulaire primitive. La chapelle d'hiver est éclairée par des fenêtres du gothique finissant (17<sup>ème</sup> siècle) et possède un pavement de pierres gothiques de deux espèces (une dans les anciennes salles et une dans l'ancien cloître). Au-dessus des portes de cette chapelle, deux bas-reliefs en chêne, de style Louis XVI de forme semi-circulaire, proviennent de la décoration du chœur comme les portes du porche nord. Ils représentent des trophées d'objets religieux.

Vous pouvez admirer 6 peintures (huile sur toile) d'Englebert Fissen (1655- 1733) provenant de la chapelle du Saint-Sacrement : « *L'ange apporte du pain au prophète Elie dans le désert* », « *Le grand prêtre dépose les pains sacrés devant l'arche de l'alliance* », « *Le grand prêtre Achimelech remet des pains sacrés à David* », « *Le sacrifice d'Abraham* », « *la manducation de l'agneau pascal* », « *Les Israélites ramassent la manne dans le désert* ».

Avant de ressortir du cloître, sur la gauche une pieta, peinture du 17<sup>ème</sup> siècle. En sortant de ce cloître, prendre à droite et visiter les quatre chapelles accolées à la nef latérale nord.

### (13) Chapelle dédiée à Saint Joseph

La fenêtre n'est pas au centre à cause de la présence du contrefort du transept. Un autel gothique en pierre, moderne, orné d'une mosaïque (1941) représentant la mort de saint Joseph, est surmonté d'une grande statue du saint, attribuée à de Tombay (19<sup>ème</sup> siècle) et reposant sur un cul-de-lampe moderne. Au-dessus, un tableau de Latour (18<sup>ème</sup> siècle) montrant Wenceslas, roi de bohême, exigeant que saint Jean Népomucène, chanoine de Prague et confesseur de son épouse, lui révèle la confession de celle-ci. A droite, une statue de saint Lambert, du début du 17<sup>ème</sup> siècle. Confessionnal Louis XVI ; au-dessus, un buste en bois de sainte Barbe (18<sup>ème</sup> siècle) et un grand tableau : « *L'extase d'Isabelle de Huy devant la Sainte Trinité* » par Latour. A droite du confessionnal, une porte creusée dans le mur séparant les deux chapelles, donne sur un escalier de pierre qui conduisait à une ouverture qu'on voit à gauche, au-dessus du confessionnal. On ignore à quoi ce dispositif a pu servir. Sur la paroi de cet escalier est gravée la date 1581.



Buste en bois de sainte Barbe (18<sup>ème</sup> siècle)



Saint Joseph



Saint Lambert, du début du 17<sup>ème</sup> siècle

## (14) Chapelle dédiée à Sainte Julienne

Un autel de bois néo-gothique est surmonté par un culot du 16<sup>ème</sup> qui supporte une statue de sainte Julienne, en terre cuite, sculptée par Rixgens d'après un original du 16<sup>ème</sup> siècle.

Sur l'autel, une vitrine contenant un reliquaire de la sainte. A même le sol, un grand tableau de Latour (17<sup>ème</sup> siècle) montre « *Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin, en surplis et aumusse blanche, acceptant Eve comme recluse.* »

Sur l'autel sainte Julienne et sainte Ève, en bois doré, statues assez médiocres du 18<sup>ème</sup> siècle.

Au-dessus, armoiries ovales d'un protonotaire (chapeau à six houppes) sculptées dans la maçonnerie. Ce chanoine, Jean Wibroux, mort en 1590, contribua grandement à achever la collégiale, car les trois chapelles occidentales du bas-côté nord portent ses armoiries, comprenant un soleil et un poisson. Elles sont accompagnées, les trois fois, d'ornements différents



Autel de Sainte Julienne

## (15) Chapelle dédiée à Saint Antoine de Padoue



Saint Antoine de Padoue



Une statue de sainte Agathe  
provenant de l'hospice du même nom

## (16) Chapelle nord (actuellement inaccessible)

Fermée par une grille, contient les fonts baptismaux néo-gothiques datant 1901. Sur le mur de droite, une inscription rappelle le cinquième centenaire de l'institution de la Fête-Dieu (1746). A l'opposé, une ancienne colonne, provenant de l'ancien hôpital de Saint-Mathieu à la Chaîne, porte les armoiries du cardinal Érard de la Marck (+1538). Elle est surmontée d'un buste en terre cuite représentant la Vierge, attribué à Roben Verbure.

## (17) Porte occidentale

La porte du fond est accolée de deux petit bas-reliefs : l'un est l'épithaphe du chanoine Jean Pauli (1468) représenté à genoux devant saint Martin et l'autre représente Notre-Dame (1470).



Epitaphe du chanoine  
Jean Pauli (1468)



Notre-Dame (1470).

Au-dessus de cette porte, un grand crucifix, jadis un calvaire : à gauche et à droite du grand crucifix deux stèles ou étaient disposés Marie et Saint Jean. Actuellement Marie et Saint Jean sont placés au pied du maître autel, dans le chœur.



## (18) Porche

Passer la porte, et pénétrer dans un porche du 19<sup>ème</sup> siècle qui remplace les anciennes annexes du Cloître.

La porte, qui sépare le porche et l'église, est une belle menuiserie en chêne, de style Louis XIV (vers 1720-30).

A droite, petite statue de Notre-Dame (16<sup>ème</sup> siècle) dans une niche moderne. En-dessous, gravée dans la pierre, l'histoire de l'église. A côté un beau crucifix de la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, en bois sculpté, grandeur nature, domine trois pierres tombales.

La première, à gauche en regardant la croix est celle du chanoine Henri Eynatten (+1570) représenté en dalmatique, au milieu d'une décoration renaissance. A côté, un prêtre en chasuble gothique portant un calice (16<sup>ème</sup> siècle). A droite, tombe de Thiébaud Eynatten, chanoine (+1559), placé sous un dais renaissance orné des blasons de ses grands-parents (4 quartiers). A droite, belle tombe gravée (les autres sont en relief) de Godefroid de Florée, chapelain de la collégiale (+1364) représenté en chasuble sous un dais flamboyant (influence anglaise). Au-dessus, deux plaques de laiton rappellent la création de l'adoration perpétuelle (1775) et l'érection de l'église en basilique, en 1886.

A côté, belles portes Louis XVI provenant de l'ancienne décoration du chœur. On y voit des guirlandes et des trophées d'attributs religieux (tiars, crosses, etc.).

## Sacristie (actuellement inaccessible)

Placée à gauche du maître-autel, au nord la sacristie se compose de deux belles salles du 16<sup>ème</sup> siècle, dont une à deux nefs placées sur la crypte, parallèlement au chœur. La première, couverte d'une voûte en étoile, est ornée de quatre armoires à pilastres, de style Régence et de deux tableaux de Fisen, représentant *des anges adorant le Saint-Sacrement et l'arche d'alliance*. L'autre salle contient un très bel ornement donné vers 1789-1790 par François, comte de Méan, prévôt du Chapitre, évêque suffragant, pour rehausser la Fête-Dieu. Il comprend la chasuble, deux dalmatiques et cinq

chapes de velours rouge brodée d'or. Un ornement blanc est décoré de médaillons brodés en soie représentant la vie de la Vierge (16<sup>ème</sup> siècle).

## **Le Trésor**

L'ancien trésor de la collégiale a totalement disparu ; les commissaires de la République française l'ont vendu, avec celui de la cathédrale, à Hambourg, en 1803. Actuellement, il comporte un bel ostensor en argent donné par Henri de Grady en 1722 ; on y voit Dieu le Père et le Saint-Esprit, placés au-dessus de l'Hostie adorée par les anges (Musée Curtius à Liège). Un beau calice de forme gothique et de décoration renaissance fut offert en 1616 par « Simon Jacobi, notaire et Jehenne Coniolhes » ; il est en métal doré. Un ciboire d'argent datant du règne de Georges Louis de Berghes (1724-1743).

L'église possède encore un bel antependium devant d'autel en velours rouge, du 16<sup>ème</sup> siècle orné en son centre, d'une broderie fine au fil de soie représentant la Cène.

## **Ouvrages de référence**

- *La basilique Saint-Martin Liège*. (Richard Forgeur, Feuillet archéologique de la société royale « Le Vieux Liège » 1956).
- *Liège de Clocher en Clocher* (Vincent Botta, Jean Kokelberg, Marylène Laffineur-Crépin édit. Du Perron)
- *Liège la Ville aux 116 Clochers* (Robert Ruwet édit. Noir Dessin production)
- *Saint Martin Mémoire de Liège* (direction Marylène Laffineur-Crépin édit. Perron)
- *Liège Histoire d'une Eglise* (équipe de rédaction : Abbé JP Delville, Abbé Henri de Hassonville, Madame Marylène Laffineur-Crepin) Edit. du Signe

## Annexes

### **1- Cathédrale, collégiales et chapitres de chanoines**

#### ➤ La cathédrale

L'église cathédrale est l'église épiscopale (de l'évêque) d'un diocèse. Son nom vient du latin *cathedra*, « cathèdre, qui désigne le siège de l'évêque. Habituellement, la cathédrale est un édifice plus vaste que les autres églises. Mais Liège fait exception. La cathédrale Saint-Paul n'est pas plus grande que la basilique Saint-Martin ou que l'église Saint-Jacques. La raison est simple nous avons une immense cathédrale Sainte-Marie et Saint-Lambert, stupidement démolie par la volonté des révolutionnaires liégeois parce qu'à leurs yeux elle incarnait le pouvoir de l'Ancien Régime. La collégiale Saint-Paul fut choisie en 1801 comme cathédrale pour sa position centrale dans la ville.

#### ➤ Les collégiales et cathédrale

Les collégiales se distinguent des autres édifices religieux par le chapitre de chanoines qu'elles abritent. Ce chapitre appelé aussi collège, a donné son nom à la collégiale. Très longtemps (jusqu'à la révolution de 1789) Liège a compté sept collégiales. Par ordre décroissant d'ancienneté de fondation : Saint-Pierre, Saint-Martin, Saint-Paul (l'actuelle cathédrale), Sainte-Croix, Saint-Jean-l'Évangéliste, Saint-Denis et Saint-Barthélemy. En 1785 les bénédictins de Saint-Jacques obtiennent la sécularisation de leur abbaye, donnant de ce fait naissance pour une courte durée à une huitième collégiale.

*Situation actuelle* : Saint-Pierre fut démolie en 1811 ; Saint-Martin : église paroissiale en 1801, elle a été promue basilique mineure en 1886 ; Saint-Paul : promue en 1801 cathédrale du diocèse de Liège ; Sainte-Croix, Saint-Jean-l'Évangéliste, Saint-Denis, Saint-Barthélemy et Saint-Jacques : églises paroissiales depuis 1801.

#### ➤ Les chapitres des collégiales liégeoises

Les chapitres des collégiales sont constitués de trente chanoines chacune. Le chapitre est une communauté tenue de chanter au chœur les sept offices canoniques (matines-laudes- prime- tierce- sexte- none- vêpres et complies). Ces chanoines dits *séculiers* car ils vivent dans le siècle (ils n'appartiennent pas à un ordre religieux) sont soumis à une règle, le *canon* racine du nom *chanoine* (*en latin canonicus*). Astreint au célibat, les chanoines ne prononcent pas de vœux et la prêtrise ne leur est pas imposée, sauf pour l'exercice de certaines charges. Ils font partie des religieux laïcs. Dans un premier temps, les chanoines mènent une vie commune. Dortoir, réfectoire et cuisine bordent avec d'autres locaux (salle du chapitre, bibliothèque etc.) le cloître accolé au sanctuaire. A partir du XII<sup>e</sup> siècle, les chanoines préfèrent s'installer dans des maisons individuelles, bâties sur les *encloîtres* territoires immunisés qui échappent à toutes juridictions extérieures séculaires ou ecclésiastiques. L'ensemble des chanoines se réunit en assemblée capitulaire présidée par un chef spirituel *le doyen*. Le *prévôt* dispose d'une autorité sur l'administration des biens et la nomination des bénéfices vacants, mais il voit son rôle se réduire à celui de

protecteur. Les autres charges incombent à l'écolâtre (enseignement), au coste (garde du trésor), au chantré (musique). Les dépenses (frais du culte, entretien et maintenance des bâtiments, rétribution du personnel, etc.) sont couvertes par les revenus du chapitre. Les collégiales représentent des entreprises importantes. Aux chanoines viennent s'ajouter de nombreux chapelains (prêtres desservant les autels) les enfants de chœur, les musiciens, les chantres, les artisans, etc.

### ➤ **Cathédrale et Collégiales des églises particulières**

La cathédrale, église du *clergé primaire* (60 chanoines) et les collégiales églises du *clergé secondaire* (30 chanoines) ne sont pas des églises paroissiales. Elles se présentent avec une zone exclusivement réservée aux religieux. Cet espace clos comporte le sanctuaire – occupé par le maître-autel et les célébrants – et le chœur – ou prennent place chanoines, chapelains, chantres et enfants de chœur qui chantent les offices et assistent à la messe. Pour asseoir tout ce monde, le chœur aux nombreuses stalles s'étend souvent dans la croisée du transept. Entre cet espace réservé et les nefs où sont admis les laïcs se dresse une clôture, surmontée du Christ en croix entouré parfois d'un calvaire. Dès la fin du moyen âge, la clôture prend la forme d'un écran de maçonnerie, le jubé. Dès les premières années du 18<sup>ème</sup> siècle, des changements dans la liturgie (dû au concile de Trente) évincent ce dernier au profit de clôtures plus basses. Autel et officiants seront désormais visibles de la nef.

### ➤ **Les basiliques**

Le mot prête à confusion. Dans l'antiquité romaine, la *basilica* désignait un édifice rectangulaire, généralement divisé en nefs et terminé par une abside, destiné à abriter diverses fonctions publiques. Au premier temps du christianisme le terme est repris pour toutes les églises bâties sur le plan de la basilique romaine. Puis il prend une autre acceptation indépendante du plan architectural, pour désigner deux classes de sanctuaires : *les basiliques majeures* qui sont au nombre de quatre et toutes romaines (Saint-Pierre, Saint-Jean-du-Latran, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Paul hors les murs) et *les basiliques mineures* au titre purement honorifique. Liège possède une seule basilique, Saint-Martin, honorée de ce titre en 1886 par le pape Léon XIII en reconnaissance de son rôle dans l'institution de la Fête-Dieu. »

Extrait de : *Liège de Clocher en Clocher* (Vincent Botta, Jean Kokelberg, Marylène Laffineur-Crépin) édition du Perron.

## **2- LA FÊTE-DIEU (par Mr l'Abbé Fabrice de Saint Moulin)**

La Fête-Dieu a été instituée il y a plus de 750 ans. Certains penseront qu'il s'agit d'une fête inventée par un théologien. Pourtant, il n'en est rien, car ce sont trois femmes de chez nous qui sont à l'origine de cette fête étendue à l'Eglise universelle depuis 1264.

Julienne de Cornillon (elle est considérée comme sainte et fêtée le 7 août), Eve de Saint-Martin (bienheureuse fêtée le 4 juin) et Isabelle de Huy (bien que moins connue, elle a soutenu Julienne jusqu'au terme de sa propre vie). Leur biographie nous est rapportée dans la *Vita Beatae Julianae*, un livre écrit quelques années après la mort de Julienne (1258).

## **JULIENNE DE CORNILLON**

C'est en 1192 ou 93 que Julienne naît à Retinne de parents fortunés, Henri et Frescende. A l'âge de 5 ans, orpheline, elle est placée avec sa sœur Agnès à la léproserie de Cornillon pour y être élevée par des sœurs. Issue d'un groupement spontané de lépreux, l'institution va se voir imposer par la ville une organisation économique et une vie communautaire. L'aspect à la fois civil et religieux de l'institution sera à la base de conflits continuels.

Julienne manifeste avec précocité un goût profond pour la dévotion, ainsi qu'une intelligence extraordinaire. Dès sa jeunesse, nous dit son biographe, elle a des visions dont elle ne parlera pas pendant vingt ans. Elle voit le disque de la lune avec une fraction manquante. Elle comprend dans la prière qu'il manque une fête à l'Eglise en l'honneur du sacrement du corps et du sang du Christ.

Elle rencontre alors Eve, qu'elle ira par la suite visiter régulièrement dans sa recluserie à Saint-Martin. Grâce à elle, Julienne entre en contact avec un clergé influent et savant : Jean de Lausanne, un chanoine de Saint-Martin, des dominicains (même le provincial Hugues de Saint-Cher), l'évêque de Cambrai et Jacques Pantaléon de Troyes, alors archidiacre de Campine, qui deviendra le pape Urbain IV. Leur avis sur les révélations et la fête à instituer est favorable, mais d'autres s'y opposent. Nommée prieure durant les années 1230, elle va s'efforcer de renforcer la discipline des sœurs. Cela lui attire pas mal d'opposition, mais aussi le soutien de certaines personnes, entre autres Isabelle, une béguine de Huy qui entre à Cornillon, ainsi que Jean, un clerc qui rédigera l'office liturgique pour la solennité. A la suite d'un conflit avec le prieur de la communauté, Julienne est accusée d'avoir détourné de l'argent pour son projet, elle voit sa demeure perquisitionnée par les bourgeois de Liège qui saccagent finalement son oratoire.

Elle quitte alors la léproserie avec quelques sœurs et ensemble, elles se réfugient dans la recluserie d'Eve de Saint-Martin.

L'évêque de Liège, Robert de Thourotte, ayant fait son enquête, établit Jean comme prieur et exclut les bourgeois de Liège du conseil d'administration de la maison. Cela permet à Julienne de réintégrer la léproserie. Les années qui suivent voient l'idée d'une fête nouvelle faire son chemin.

Fin 1244 ou début 1245, l'évêque confie à Julienne qu'il est convaincu de la nécessité d'instaurer la nouvelle fête. Après avoir assisté au premier concile œcuménique de Lyon (1245), il publie son mandement sur l'Institution de la Fête-Dieu (1246), demandant qu'on la célèbre dans les églises du diocèse de Liège. Tombé malade à Fosses, il y fait célébrer l'office de la nouvelle fête en sa présence avant de rendre l'âme le 16 octobre 1246. Henri de Gueldre, son successeur, soucieux d'entrer dans les bonnes grâces des bourgeois publie de nouveaux statuts pour Cornillon (le 14 novembre 1247), qui établissent les droits des bourgeois sur la maison. Ceux-ci venaient de se révolter contre Julienne et avaient à nouveau pris d'assaut son oratoire. L'ensemble de ces faits décide Julienne à partir en exil.

Les cisterciennes de Robermont, du Val-Benoît et du Val Notre-Dame d'Antheit l'accueillent successivement chez elles. Toujours poursuivie, elle trouve asile avec

Isabelle de Huy et deux autres sœurs chez des béguines de Namur, puis dans une maison de l'archidiacre Jean d'Aix et finalement à l'abbaye de Salzennes. Pendant ce temps, le cardinal-légit Hugues de Saint-Cher arrive à Liège (le 13 octobre 1251).

Il prend l'initiative de célébrer lui-même avec faste la Fête du Saint-Sacrement en la collégiale Saint-Martin. Il étend ensuite cette célébration à la Germanie, dont il a le ressort par sa légation.

De mai à décembre 1254, la guerre civile désole la principauté. La révolte de la population menace aussi Salzennes. Julienne quitte alors l'abbaye (où sont inhumées ses trois sœurs d'exil décédées entretemps) pour se réfugier dans une recluserie à Fosses. Elle y meurt suite à une maladie de gorge le 5 avril 1258.

Elle est enterrée comme elle l'avait demandé à l'abbaye de Villers-la-Ville. Ses restes y seront mis à l'honneur dans la chapelle des saints. Sa mort loin de Liège fait qu'on perd son souvenir jusqu'au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle. Julienne ne vit pas la Fête-Dieu étendue à l'Eglise universelle. C'est son amie qui eut cette joie.

### **Eve de Saint-Martin**

Celle qui joua un grand rôle dans la vie de Julienne nous est connue aussi par la *Vita*, ainsi que par l'étude de ses reliques. Elle a dû naître au début du XIII<sup>ème</sup> siècle dans une famille aisée (vers 1210). Dès sa prime adolescence, elle devient l'amie intime de Julienne qu'elle va voir à Cornillon. Vers 20-25 ans, encouragée par celle-ci, elle prend la décision de se faire recluse. On ignore pourquoi elle choisit la recluserie de Saint-Martin, mais il se pourrait que ce soit dû à la présence là-bas du chanoine Jean de Lausanne. Elle reçoit des visites de nombreuses personnes. Par ses relations, elle devient la plaque tournante de ces événements. Elle met nombre de personnes en contact avec Julienne, entre autre les évêques de Cambrai et de Liège. Elle fait aussi connaître son amie à la béguine Isabelle de Huy, la troisième promotrice de la Fête-Dieu. Eve reçoit encore **Jacques Pantaléon, le futur pape Urbain IV**.

Vers 1241, celui-ci est appelé de Laon où il était chanoine, à Liège par son ami Robert de Thourotte pour devenir archidiacre de Campine. Il occupe ensuite les fonctions d'évêque de Verdun (1252) et patriarche de Jérusalem (1257) avant d'être élu **pape le 29 août 1261**.

Eve lui aurait envoyé des félicitations pour son accession accompagnées d'une invitation à promouvoir la Fête-Dieu dans l'Eglise universelle. Ses souhaits sont réalisés le 11 août 1264 par la **bulle *Transiturus***. Le 7 septembre, il demande à l'évêque de Liège, Henri de Gueldre, d'inaugurer sans délai cette fête dans son diocèse. Le lendemain, il écrit à Eve pour lui annoncer la nouvelle ; c'est sans doute le seul cas où le pape écrivit une bulle à une femme au moyen-âge.

Eve, cette petite femme, vit ainsi triompher la cause pour laquelle, à la suite de Julienne, elle s'était tant dépensée. Elle mourut peu de temps après, entre 55 et 60 ans. Elle fut inhumée dans l'église même de Saint-Martin dans une chapelle dédiée aux Vierges de Cologne, mais qui à partir du XV<sup>ème</sup> siècle ne sera plus mentionnée dans les registres de la collégiale que sous le titre de « chapelle d'Eve ».

Un monument funéraire lui fut élevé au même endroit, mais il fut démoli au cours

de la reconstruction de l'église au XVIème siècle. Elle fut reconnue bienheureuse en 1902 par le pape Léon XIII. Il ne subsiste aucun vestige de sa recluserie.

Voilà comment trois femmes par leurs relations, par leur caractère et leur persévérance parvinrent à influencer des hommes d'Eglise pour que l'amour qu'elles avaient du Seigneur et spécialement de sa présence dans l'eucharistie soit étendu à l'Eglise universelle.

### **3- LE MAL SAINT MARTIN (par Mr l'abbé Louis Piront)**

Le Mal Saint-Martin est un des moments les plus dramatiques de l'histoire de Liège. L'un des épisodes les plus sanglants des luttes sociales qui secouent l'Europe médiévale du XIIIème au XVème siècle. La principauté de Liège n'échappe pas au phénomène : à Dinant en 1255, à Huy entre 1297 et 1302, à Saint-Trond en 1302-1304, les soulèvements populaires se multiplient. À Liège, en 1312, l'affrontement est si terrible qu'il s'inscrit dans les mémoires sous ce nom révélateur : le *Mal Saint-Martin*.

#### *Contexte politique et climat social*

Au moyen âge, Liège est la capitale d'une principauté ecclésiastique. Le poids de l'Église et du clergé est déterminant dans le fonctionnement politique de la cité. À l'aube du XIVème siècle, trois forces se partagent le pouvoir : le prince-évêque, le chapitre cathédral (les chanoines de Saint-Lambert) et le patriciat (les puissants lignages urbains), une oligarchie qui occupe les postes officiels et administratifs. À la même époque, en Flandre notamment, les métiers commencent à se grouper et à constituer une force montante qui réclame un rôle dans la conduite des cités. Ainsi, la victoire des *Éperons d'or*, en 1302, marque-t-elle avec fracas l'irruption des corporations sur la scène politique.

Et bientôt, à Liège aussi, les *grands*, ces patriciens enrichis par le commerce du drap, du vin, de l'argent, vont être confrontés à la révolte des *petits*, des artisans, des gens de métiers, bien décidés à partager, voire à s'approprier le pouvoir communal.

#### *La «fermeté»*

En 1303, pour échapper à la taxe dite de *la fermeté*, le clergé liégeois s'allie au peuple contre le patriciat. Profitant de cette alliance, les métiers obtiennent une participation pour moitié dans le Conseil des Jurés, organe qui régit la cité. Ce premier pas marque l'entrée en scène *des petits*.

#### *La mort du prince-évêque*

Le 13 mai 1312, le prince-évêque Thibaut de Bar, qui guerroyait aux côtés de l'empereur Henri VII, meurt à Rome. Dans pareilles circonstances, la juridiction de la principauté prévoit la nomination d'un *mambour* (régent). Chapitre cathédral et patriciat, chacun revendique le droit de nommer ce mambour. Le chapitre cathédral prend tout le monde de vitesse en nommant son prévôt, Arnould de Blankenheim, au poste controversé. Les patriciens enragent. Ils se rassemblent secrètement et ourdissent un complot. Ils n'admettent ni le choix du mambour ni même – et surtout – la présence dans les assemblées exécutives de ces *manants* issus du menu peuple.

Ils veulent rétablir l'ordre ancien, quand tous les pouvoirs étaient entre leurs mains. Ils sont liés à la noblesse des campanes. Notamment au puissant comte de Looz.

### *Le premier incendie*

Dans la nuit du 3 au 4 août, les patriciens et leurs hommes boutent le feu à la halle des bouchers sur le Marché. Ces derniers surgissent et tombent dans le piège. Les *grands* ont préparé leur coup : bien armés, ils massacrent les gens des métiers qui accourent au bruit de la bataille. Mais la surprise n'est pas totale. Certains chanoines, qui avaient eu vent de l'affaire, ont prévenu les métiers. Ceux-ci affluent. Aidés par les chanoines de Saint-Lambert, des groupes de plus en plus nombreux de gens des métiers font face aux attaquants et les obligent à se replier vers la Haute-Sauvenière. Le combat est incertain. Le chanoine Gauthier de Brunshorn s'effondre sur les degrés de la cathédrale. Puis, c'est le tour d'Arnould de Blankenheim. Malgré ces pertes, le peuple continue à harceler les patriciens. Entraînés au combat, ces derniers résistent et se replient en bon ordre vers le Mont-Saint-Martin. Là, ils pourront s'échapper par la porte Saint-Martin vers Saint-Laurent et la route de Huy. Mais cette porte est fermée, interdisant tout passage ! Les *grands* sont pris dans une souricière. À ce moment, les métiers de Vottem (les maraîchers) et de Sainte-Marguerite (les houilleurs) surgissent, forçant les patriciens à se réfugier dans la collégiale.

### *Le second incendie*

Tout aurait dû en rester là. Au moyen âge, un édifice religieux offre un asile inviolable ... Mais la colère du peuple est grande. Des bottes de paille sont entassées au pied de la tour de l'église et le feu y est bouté ! De l'autre côté des remparts, le comte de Looz et sa troupe, arrivés en renfort, ne peuvent pas entrer. La porte reste fermée et la population y veille ! Mieux, elle se fait menaçante et force le comte à déguerpir. La collégiale s'enflamme. Certains assiégés se jettent dans le vide, d'autres sont brûlés, ceux qui tentent de s'échapper sont massacrés par le peuple massé au pied de l'église ! On évalue à deux cents le nombre de patriciens disparus dans cette terrible nuit. Ainsi se termine le *Mal Saint-Martin*, placé pour l'éternité sous le signe du feu!

### *La paix*

Les puissants lignages liégeois, déjà affaiblis par la guerre entre Awans et Waroux, sont amputés de leurs meilleurs éléments. Les survivants n'ont d'autre choix que de négocier une paix qui consacre l'entrée des métiers dans les organes politiques de la cité. Ce sera la Paix d'Angleur (1313), bientôt suivie par la Paix de Fexhe (1316).